

Am

LA

m
vé
dé
la

vie
qu
pa
un
pri

na
fêl
dis
d'u
ain
Du

c'e
pel
qu

me
me
des
sa
do
sai
qu

Mano. 25-335

BIBLIOGRAPHIE

L'ANGLICISME, VOILA L'ENNEMI, causerie faite au cercle catholique de Québec, le 17 décembre 1879, par J. P. TARDIVEL, rédacteur du *Canadien*. Québec, imprimerie du *Canadien*. 1880.

Le vent est à la critique littéraire et grammaticale. Tant mieux ! Pourvu qu'elle soit juste et bienveillante, inspirée par un véritable désir du bien, et que, sans manquer de finesse, elle ne dépasse jamais les limites d'un badinage élégant et de bon aloi, la critique ne peut produire que de bons résultats.

Il y a plus. Dans notre petit monde littéraire, la critique devient une œuvre méritoire et patriotique : méritoire, parce qu'elle expose à bien des colères et à de violentes représailles ; patriotique, parce qu'elle sauve notre langue, qui est une portion, une des plus nobles portions de notre patrimoine et l'un des principaux éléments de notre vie.

M. Tardivel vient, avec l'ardeur que tout le monde lui reconnaît, d'apporter sa part d'action à l'œuvre commencée. Nous l'en félicitons, et avec d'autant plus de raison qu'il se montre mieux disposé à combattre le bon combat, et même à partager la gloire d'un assaut général si, comme il le dit lui-même, ceux qui aiment la langue française ont un jour le courage de le tenter. Du reste, ce qu'il y a de plus admirable chez l'habile écrivain, c'est qu'il ne sépare pas son sort de celui de ses frères ; il appelle même avec candeur sur ses propres écrits la critique qu'il exerce en toute liberté sur les écrits des autres.

En bon croisé, qui tremble que les fautes du soldat ne compromettent le succès de la guerre sainte, M. Tardivel commence par mettre ordre aux affaires de sa conscience, et s'élevant bien au-dessus des étroits conseils de l'amour-propre, il fait noblement sa confession publique, dans laquelle, par excès d'humilité sans doute et pour mettre sa sincérité à l'abri de tout soupçon, il sème en passant, çà et là, un certain nombre de fautes nouvelles qu'il serait trop dur de reprocher à un pénitent si convaincu.

« Il y a onze ans, dit-il, je commençais à apprendre les rudiments de la langue française au collège (1) de Saint-Hyacinthe. Au bout de deux années d'études forcées (2), je conversais avec assez de facilité; j'avais lu Télémaque, et je pouvais même risquer une version sans trop craindre les mauvaises notes. En 1872, je sortais du collège, et tout le monde me disait que je possédais bien le français. Je le croyais fermement, et je l'ai toujours cru jusqu'à l'année dernière. Après avoir parlé, lu, et écrit en français pendant dix ans (3), j'ai fini par me convaincre que je ne connaissais pas la langue française, que je ne l'avais jamais connue et que je ne la connaîtrais probablement jamais (4). »

Cependant, M. Tardivel ne se croit pas obligé de jouer jusqu'au bout ce rôle de publicain, et il n'hésite pas, la sienne finie, à faire aussi un peu la confession des autres.

(1) M. Tardivel n'ignore pas sans doute qu'aujourd'hui on écrit collège, de même que siège, ils siègent, mots qui portent cependant, dans son opuscule, l'accent aigu.

(2) Que veut dire M. Tardivel, par études forcées? Veut-il dire que ces études lui étaient imposées par punition, comme on dit travaux forcés? Veut-il parler d'études plus rapides, plus prolongées que les études ordinaires, comme on dit marches forcées? S'agit-il d'études faites par contrainte, dans le sens d'emprunt forcé; ou d'études inévitables, dans le sens de conséquence forcée; ou d'études affectées, comme rire forcé? Peut-être qu'il a voulu, par analogie, donner au mot forcé l'acception qu'il a en horticulture, comme dans culture forcée, c'est-à-dire la culture qui, par des moyens artificiels, hâte l'époque de la maturité? En effet, c'est bien un peu ce qu'indiquerait le contexte, puisque le jeune Tardivel, qui n'en était encore en 1868 qu'aux premiers rudiments de la langue française, avait déjà réussi au bout de quatre ans, en 1872, non seulement à se convaincre lui-même, mais à persuader à « tout le monde », professeurs et autres, qu'il « possédait bien » cette langue difficile, qu'il en était maître. Aussi voit-on qu'en ce temps-là, quand l'étonnant jeune homme allait sortir du collège, « tout le monde », accourant aux bords de la rivière Yamaska, rendait témoignage au prodige qui s'élevait en Israël.

Et voilà ce que c'est que des études forcées!

(3) M. Tardivel sait également qu'on ne dit pas: parler en français, mais qu'on dit: parler français; parler la langue française, parler bon français, etc... en admettant que parler bon français soit possible. Du reste, si l'on réfléchit que les dix ans dont parle ici M. Tardivel sont comptés de 1868, c'est-à-dire de l'année même où il entrait au collège, on sera moins étonné d'apprendre qu'il ait « parlé, lu, et écrit en français » si longtemps sans s'apercevoir qu'il ne connaissait pas la langue française.

(4) Tous ces détails d'intérieur, qui semblent, au premier abord, friser la naïveté ou la présomption, intéressent beaucoup cependant chez les grands hommes.

« J'étais presque découragé, s'écrie-t-il, mais avant de me laisser aller entièrement au désespoir (bigre !), je me suis avisé de jeter un regard autour de moi afin de voir si mes voisins étaient plus favorisés que moi *sous le rapport de la langue* (1). Dans ce but (2), j'ai lu nos principaux auteurs, j'ai suivi avec patience les polémiques de nos journalistes les plus en renom, j'ai écouté nos Cicérons plaider *en faveur* de la veuve et de l'orphelin (3), nos Démosthènes enseigner au peuple ses devoirs—pardon, je veux dire ses droits, j'ai prêté une oreille attentive à nos Solons de la législature provinciale (4), et j'ai acquis la *douce conviction* (5) que si je ne connais guère la langue française, peu, très peu de personnes dans notre pays peuvent me jeter la pierre. »

Je ne veux pas jeter la pierre à M. Tardivel ; loin de là, je le déclare avec bonheur, son travail, sans être parfait, est bien supérieur, au point de vue de la correction grammaticale et de la pureté du style, à beaucoup d'autres que les journaux quotidiens, qui font généralement plus de réclame que de critique, exaltent tous les jours.

Je ne lui reprocherai même pas certaines incorrections de détail,—il ne peut pas s'agir des fautes de typographie,—certaines négligences de style presque inévitables ; je ne relèverai dans son opuscule que les fautes palpables, non seulement palpables mais contagieuses. Si j'ose prendre cette liberté, n'en accusez que ses bonnes dispositions, qui m'y engagent (6), et l'intérêt que

(1) M. Tardivel veut dire : sous le rapport de la *connaissance* de la langue ; car, évidemment, ce n'était pas sur la *langue* elle-même, mais sur la *connaissance* plus ou moins parfaite de la langue, que le doute pouvait planer.

(2) La locution *dans ce but* doit être évitée. J'y reviendrai.

(3) Dans le sens de défendre, soutenir de vive voix la cause, le droit d'une partie devant les juges, on dit : plaider *pour*.

(4) Après tout cela, il ne manquait plus au jeune néophyte que de s'armer du bâton de pèlerin et d'entreprendre un voyage à la façon d'Anacharsis.

(5) L'auteur veut dire ici, par *douce conviction*, que son amour-propre était satisfait. Pour être juste cependant, et ne laisser planer aucun doute sur l'humilité de M. Tardivel, il faut remarquer que cette douce conviction a fini par se changer en conviction *amère*, quand il a sérieusement réfléchi sur la *situation* (est-ce bien le mot propre ?) et qu'il y a vu un grand danger pour l'avenir.

(6) M. Tardivel écrivait dans le *Canadien* du 17 :

« Je désire d'abord qu'il soit bien compris que je n'ai pas la prétention de ne jamais commettre de fautes de français. Je reconnais mon ignorance, et je cherche à la dissiper par tous les moyens que je possède. Chaque fois qu'un confrère m'indiquera une faute que j'aurai commise, je l'en remercierai sincèrement. »

je porte moi-même à la noble cause pour laquelle il travaille avec tant d'ardeur et de dévouement.

Pour être plus court, je diviserai ce travail en deux parties. Dans la première, je signalerai quelques-unes des fautes de français qui déparent l'opuscule de M. Tardivel ; dans la seconde, il s'agira de réhabiliter plusieurs locutions qu'il a rangées, avec aussi peu de pitié que de raison, parmi les anglicismes, *ignoble vulgus*.

I

FAUTES DE FRANÇAIS QUI DÉPARENT L'OPUSCULE DE
M. TARDIVEL.

Commençons par les moins graves.

1^o « Dans ce but, j'ai lu nos principaux auteurs ; j'ai suivi... »
(P. 4.)

Cette locution—*dans ce but*—ne se trouve ni dans Bescherelle ni dans Littré, ni dans le dictionnaire de l'Académie. C'est déjà une assez forte présomption contre elle.

Que signifie *but* ?

But signifie le point où l'on vise, le terme où l'on s'efforce de parvenir. Or, le but étant précisément ce qu'il s'agit d'atteindre, il paraît évident que l'on ne peut pas dire qu'on lit, qu'on agit *dans* le but.

Il est vrai qu'au figuré *but* signifie la fin que l'on se propose, l'intention que l'on a ; mais ici encore, le mot est employé dans un sens objectif : *se proposer un but, aller à son but, atteindre son but*, etc.

Aussi vous trouverez dans les dictionnaires mentionnés ci-dessus : j'ai lu *dans* le dessein, *dans* la pensée, *dans* la vue de, car ces mots ont un sens subjectif ; mais vous ne trouverez pas : j'ai lu *dans* ce but.

Cela m'aurait suffi pour considérer cette locution comme très risquée ; mais voici que je tombe sur le passage suivant de Littré :

« Peut-on dire : il agissait ainsi *dans* le but de se réconcilier ? Cette locution est très usitée présentement ; mais elle n'est pas aisée à justifier. On n'est pas dans un but ; car, si on y était, il serait atteint. On dit bien : je suis dans l'espérance de, dans l'intention de, vu que l'on peut considérer l'espérance, l'intention

comme quelque chose où l'on est placé ; mais il n'en est pas de même du but, qui est éloigné et auquel il faut atteindre. Cette locution serait justifiée si on donnait à *dans* le sens de *pour* ; mais *dans* n'a, en aucun autre cas, un emploi de ce genre. La locution, ne pouvant s'expliquer ni par le sens de *but* dans lequel on n'est pas, ni par l'emploi de *dans* qui ne marque jamais quelque chose à atteindre, doit être évitée ; et, en place, on se servira de : dans le dessein, dans l'intention, à l'effet de, etc. »

2^o « En réfléchissant un peu sur la situation, j'y ai vu un grand danger pour l'avenir de la *race canadienne-française*. » (P. 4.)

Evidemment *race* ne signifie pas ici lignée, comme dans *race des Carlovingiens* ; ni une variété constante de l'espèce humaine : *la race blanche* ; ni une classe d'hommes exerçant la même profession, ou ayant des inclinations, des aptitudes qui leur sont communes : *la race des pédants est insupportable*. Il ne peut s'agir, par extension, que d'une multitude d'hommes qui sont originaires du même pays et se ressemblent par les traits du visage, par la conformation extérieure. Or, dans ce sens, les Canadiens ne forment pas une race. On ne peut donc pas dire *la race canadienne-française*.

M. Tardivel lui-même a-t-il jamais entendu parler de la *race américaine-française*, pour signifier les Français qui habitent l'Amérique ? Que dirait-il de la *race américaine-anglaise*, *américaine-espagnole*, etc. ?

Cependant, comme on peut dire, selon certains dictionnaires, *la race anglaise*, *la race française*, on pourra, je crois, dire également bien : *la race française au Canada*, *la race française en Amérique*, etc.

3^o « C'est parce qu'elles comprennent cette vérité que la Russie se montre si inexorable envers la langue polonaise... » (P. 4.)

On peut être inexorable à toutes les prières, comme dit l'Académie ; inexorable à des vœux, comme dit Racine :

Ah, dieux ! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable...

La Bruyère a dit : « Un homme inexorable à soi-même n'est indulgent aux autres que par un excès de raison », et Fénelon : « Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi, (Tél. XIV) ; mais il n'y a que M. Tardivel, je pense, qui ait dit : *inexorable envers une langue*.

La règle, que l'on trouve dans les dictionnaires, c'est que *inexorable*, quand il ne s'emploie pas d'une manière absolue, prend la préposition à.

4° « Nous sommes loin, il est vrai, d'un aussi déplorable état de choses, et fasse le ciel qu'il n'*arrive* jamais. » (P. 5.)

Quant à cela, M. Tardivel, soyez sans crainte : votre souhait ne peut manquer de s'accomplir, car si un état de choses *existe*, *cesse*, *dure*, tenez pour certain qu'il n'*arrive* point. Seulement, il peut *se produire*, voilà le danger.

5° Quelquefois,—trop rarement, à notre avis,—le ton de M. Tardivel s'élève. On dirait même que l'ardeur du sentiment l'emporte jusqu'au point de lui faire oublier un instant les intérêts les plus chers de la cause qu'il défend. Ecoutez-le :

« On me dira que les langues meurent nécessairement, fatalement ; que l'hébreu, le grec et le latin *sont morts* (1), que le français s'altère, même en France, et qu'il cessera enfin d'être une langue vivante. Cela est possible. Nous ne pouvons pas arrêter le cours naturel des événements. Mais s'il faut, dans la suite des temps, que la langue française disparaisse, ayons à cœur de faire enregistrer par l'histoire cette parole : Ce fut au Canada où la langue française disparut en dernier lieu. (P. 5.) »

M. Tardivel se plaît à nous faire trembler.

Oh ! si le français allait disparaître ou, selon son expression, mourir en France !

S'il fallait un jour faire enregistrer par l'histoire cette douloureuse parole...

Au moins, M. Tardivel, de grâce, avant d'en arriver là... si vous voulez que la postérité y croie, au lieu de se moquer de vous... de grâce, corrigez un peu ; mettez : « Ce fut au Canada que la langue française disparut en dernier lieu. »

Convenu, n'est-ce pas ? Oui. Eh bien, faites-la enregistrer maintenant.

6° Plus loin, p. 7, M. Tardivel repassant encore, dans l'amer-tume de son cœur, les péchés de sa vie littéraire, s'écrie :

« Moi, le premier, j'en ai des milliers (il s'agit d'anglicismes) sur la conscience, et bien que j'aie juré une haine éternelle contre ce péché littéraire, je suis certain d'y retomber encore bien des fois avant de mourir. »

(1) L'hébreu est mort, le grec est mort, le latin est mort ! Oh ! M. Tardivel, dites donc qu'ils sont des *langues mortes*, et ce sera déjà bien assez.

Si M. Tardivel, au lieu de jurer une haine éternelle *contre...* eût tout simplement juré une haine éternelle à ce péché littéraire, peut-être qu'il eût mieux tenu son serment.

7^o « Rendons-nous à la législature, » nous dit poliment M. Tardivel, p. 8.

Peut-on se rendre à la législature ? Peut-on se rendre à l'ensemble des pouvoirs qui concourent à la confection des lois, à la personne morale qui donne des lois, ou à l'exercice du mandat d'une assemblée législative, ou à la période pendant laquelle cette assemblée est appelée à exercer ce mandat ? Or, voilà tous les sens du mot *législature*.

M. Tardivel voudrait-il me trouver un exemple qui justifie l'expression qu'il emploie ?

8^o « *J'ai le plancher de la chambre*, voilà un anglicisme tellement énorme, que je ne l'aurais pas cru possible si je ne l'avais entendu *dans* la bouche de députés qui se piquent de bien parler. » (P. 10.)

Sans doute, qu'un député ait le plancher de la chambre, c'est prodigieux, pour ne pas dire plus ; mais ce qui m'étonne encore davantage, et me paraît physiquement impossible, c'est que M. Tardivel ait entendu cela *dans* la bouche d'un député. Mais quelle espèce de Gargantua était-ce donc que ce député ?... ou M. Tardivel est sorcier. Oh ! je m'explique maintenant pourquoi le rédacteur de la *Minerve* crie à l'exagération et soutient que depuis tant d'années qu'il suit les débats de la chambre, jamais pareille expression n'a frappé ses oreilles. C'est tout simple : il n'aura pas pu s'introduire *dans* la bouche de ce député-là.

9^o Page 17 : « *Que* nous entendons souvent ces expressions incorrectes ! »

Oui, n'est-ce pas ? Mais surtout *combien* nous les entendons souvent, ou *combien* souvent nous les entendons !

Que souvent fait un drôle d'effet.

10^o « A ce propos, permettez-moi de vous raconter en deux mots une petite scène dont j'ai été témoin *durant* la dernière session. »

Le savant écrivain a voulu dire *pendant*, car autrement, il n'aurait pas dit *petite scène*, ni promis de la raconter en « deux mots. »

11^o « Passons maintenant à la *salle de lecture*. » (P. 21.)

Salle de lecture, à mon avis, voudrait dire une salle où l'on

fait une lecture à haute voix, où l'on enseigne l'art de bien lire, comme on dit *salle de danse* pour signifier une pièce où les matres à danser donnent publiquement des leçons. Mais quand il s'agit d'un lieu où l'on va lire des journaux et des livres, on dit : *cabinet de lecture*. Tous les dictionnaires contiennent cette expression, *cabinet de lecture*, dans le sens que je viens d'indiquer, pas un seul ne donne *salle de lecture*.

12° « On peut lire tous les jours dans les *informations* que M. Z. est venu à Québec... » (p. 23.)

Voilà l'ennemi, M. Tardivel, un anglicisme !

Dans le langage ordinaire, *informations* veut dire *recherches* que l'on fait pour s'assurer de la vérité d'une chose, pour connaître la conduite de quelqu'un : *Aller aux informations*; *les informations que j'ai prises*, etc. Il ne signifie *nouvelle*, *renseignement*, qu'en anglais.

13° Page 26 : « Sa profession l'obligeant de parler de tous les sujets imaginables, l'homme de loi n'évite aucune des locutions vicieuses qui se rattachent à ces sujets. »

Il faut : parler *sur* tous les sujets. De plus, locutions vicieuses qui se rattachent à ces sujets, me paraît une manière de dire assez vicieuse elle-même, attendu qu'il s'agit « de tous les sujets imaginables. »

Voilà quelques-unes des fautes qui émaillent la causerie de M. Tardivel.

II

LOCUTIONS QUE M. TARDIVEL A RANGÉES À TORT PARMI LES ANGLICISMES.

Avant d'énumérer les expressions que le savant critique range à tort parmi les anglicismes, il est assez curieux de voir comment il définit l'anglicisme en général.

« Voici, dit-il, comment je définis le véritable anglicisme : Une signification anglaise donnée à un mot français. » (P. 6.)

Franchement je n'y comprends rien. Voilà une formule qui me déroute complètement. J'ai beau la tourner et retourner de tous sens, je n'y vois point les caractères de l'anglicisme, ou, pour mieux dire, je n'y vois rien du tout. Que peut vouloir dire M.

Tardivel par ce mot, le plus important de toute la définition : *une signification anglaise* ? Est-ce qu'une signification peut être anglaise, ou française, ou allemande, ou l'un plutôt que l'autre ? Prenons un mot français quelconque, disons *collection*, comment s'y prendre pour lui donner une signification anglaise ? On pourrait bien lui donner la signification que le mot analogue—*collection*—a en anglais, ce qui serait un anglicisme ; mais ce n'est pas là donner au mot français *collection* une signification anglaise.

Du reste, s'il est vrai que l'anglicisme consiste à donner une signification anglaise à un mot français, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir d'anglicisme qu'en français, ce qui est très faux.

Pourquoi le savant critique n'a-t-il pas adopté plutôt la définition que donne le dictionnaire de l'Académie ? C'eût été à la fois beaucoup plus simple, et plus satisfaisant pour ses lecteurs.

Voici :

« ANGLICISME, Façon de parler particulière à la langue anglaise. Il se dit aussi des Façons de parler empruntées à la langue anglaise et transportées dans une autre langue. »

Cela se comprend, au moins.

Commençons maintenant notre œuvre de réhabilitation.

1^o « On croit trop généralement, dit M. Tardivel, que les seuls anglicismes que l'on ait à nous reprocher sont ces mots anglais qui s'emploient plus souvent en France qu'au Canada, tels que *steamer, fair-play, leader, bill, meeting, square, dock*, etc. A vrai dire ce ne sont pas là des anglicismes, et il n'y a que très peu de danger à faire usage de ces expressions, surtout lorsque le mot français correspondant manque. »

Il y a là-dedans un mélange de vrai et de faux, une confusion pire que l'erreur absolue.

Essayons de débrouiller ce chaos. D'abord le savant conférencier donne comme *mots anglais*, indistinctement, les mots *steamer, fair-play, leader, bill, meeting, square, dock*. Il a tort. Passe pour *fair-play* et *leader*, qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie ; mais quant à *steamer, bill, meeting, square, dock*, ce ne sont pas des mots anglais, ce sont des mots empruntés de l'anglais, ce qui est très différent, des mots adoptés par l'Académie, enfin des mots français.

Ouvrez le dictionnaire de l'Académie, vous allez les trouver, tous, avec la manière de les prononcer, avec cette note : *emprunté* :

de l'anglais, avec une signification bien déterminée, quelquefois deux et même trois acceptions diverses.

Le critique veut bien ajouter que « ce ne sont pas là des anglicismes et qu'il n'y a que très-peu de danger à faire usage de ces expressions, surtout lorsque le mot français correspondant manque. »

Très-peu de danger ! Mais, en vérité, pourquoi cette confusion ? S'il s'agit de *steamer*, de *bill*, de *meeting*, de *square*, de *dock*, non seulement il y a très-peu de danger, mais il n'y a pas de danger du tout à en faire usage, puisqu'ils sont acceptés par l'Académie ; mais s'il s'agit de *fair-play* ou de *leader*, il y a du danger à en faire usage, et un tel danger qu'aux yeux de l'Académie ce serait un barbarisme.

2^o Un prétendu anglicisme, qui menace de devenir célèbre, c'est le mot *orateur* employé comme traduction du mot *speaker*.

M. Tardivel le dénonce en ces termes :

« *M. l'orateur*, mauvaise traduction du mot *Mr. Speaker*. En France, on dit le président de la chambre. Que ne le dit-on ici ? Mais quelqu'un, très-fort sur les nuances du parlementarisme, me répondra peut-être que *M. le président* ne rend pas tout à fait la signification de *Mr. Speaker*. Cela est vrai, mais il est également vrai que *orateur* ne rend pas du tout le mot *speaker*, qui ne peut se traduire exactement en français que par une périphrase. Le *speaker*, dans le parlementarisme anglais, est celui qui sert d'organe à la chambre, celui qui communique avec le chef de l'exécutif. Il est plus que le président d'une assemblée délibérante. Mais le mot *orateur* signifie un homme qui parle ; or, le *speaker* ne peut prendre part aux débats que lorsque la chambre siège en « comité général ». De tous les députés, c'est lui qui parle le moins. *M. l'orateur* est donc un non sens. Qu'on dise soit *M. président*, ou bien *M. le Speaker*. » (Page 9.)

Sur ce l'*Opinion publique* prit feu, contre son habitude, l'*Événement* dit son mot, puis la *Minerve* ; jusqu'à la *Concorde*, qui appelle l'anathème sur ce pelé, ce galeux d'anglicisme, et qui s'afflige d'avance à la pensée qu'à la première occasion on lira dans tous les journaux : « l'*orateur* prend son siège, etc., etc. »

Il n'est donc pas ici question de parti, quoiqu'il s'agisse de nommer un personnage politique, et c'est un signe que nous ne serons pas longtemps sans nous entendre.

Écoutez d'abord l'*Opinion publique* :

« M. Tardivel, du *Canadien*, se donne parfois beaucoup de mal pour rien, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est imposée

de réformer le langage et les mœurs de ses compatriotes. Il y a quelques jours, il dénonçait l'emploi du mot *écuyer* comme désignation sociale. Aujourd'hui il s'en prend au mot *orateur*, qu'il trouve absurde d'employer pour désigner le président de la chambre des communes. Malheureusement pour M. Tardivel, cette traduction du mot *speaker* est bel et bien consacrée par l'Académie.

« Mais, dit notre excellent ami, cela n'a pas le sens commun d'appeler *orateur* celui des membres de la chambre qui précisément est le seul qui ne puisse prendre part aux débats. Pardon, cher M. Tardivel, mais vous vous méprenez sur la signification du mot *speaker*, qui n'est pas pris ici dans le sens de *debater*, de discutant (d'après lequel tous les membres de la chambre seraient des *orateurs*), mais dans le sens de *prolocutor*; c'est-à-dire que le président est le seul qui soit autorisé à parler au nom de tous et celui par l'entremise de qui la chambre s'adresse au souverain. C'est ainsi qu'il est le *prolocutor*, l'orateur, le *speaker* par excellence. »

La Minerve dit à son tour : « Nous ne pensons pas qu'il soit possible de traduire le mot *speaker* par un autre mot que celui d'*orateur*. Pourquoi l'on a appelé *speaker* un homme qui ne parle jamais, nous l'ignorons. Mais le terme *orateur* n'en dit pas plus long en français que le mot *speaker* (parleur) en anglais. Force nous est de prendre les choses telles qu'elles sont. Le mot *président* ne rend pas du tout l'idée. D'autant plus que le mot *orateur* est maintenant passé dans nos mœurs et dans notre langage. »

L'*Opinion publique* du 10 écrit :

« Encore M. Tardivel.

« Le chatouilleux critique nous reproche de vouloir bien lui en remontrer sur l'anglais (1), sa *langue maternelle*. Nous n'avons jamais eu cette prétention, pas plus que nous n'ambitionnons de lui enseigner le français, notre *langue maternelle*, à nous. Mais il nous semble utile de mettre à profit de temps à autre les occasions qui se présentent de montrer un critique acerbe en faute. C'est ce que nous avons fait, à propos du mot *écuyer* et du mot *orateur*.

(1) Allusion à ce passage du *Canadien* du 11 février. « M. Gélinas donnant des leçons d'anglais à un homme dont la langue maternelle est la langue anglaise, c'est un peu fort. Mais glissons là-dessus.

« Si M. Gélinas s'était donné la peine de lire la petite brochure que M. Tardivel lui a expédiée ces jours-ci, il aurait découvert que notre collaborateur connaît parfaitement la signification du mot *speaker*. Et c'est précisément parce que *speaker* signifie *interprète*, *organe*, *mouthpiece*, si vous voulez, qu'il prétend que l'on ne peut pas logiquement le traduire par *orateur*, qui signifie un homme qui fait un discours. »

« M. Tardivel pose pour la modestie et se déclare prêt à remercier quiconque lui signalera ses erreurs. Cependant, dans la même page qui contient cette humble déclaration, il refuse d'admettre la correction du mot *speaker*, bien que l'Académie reconnaisse cette traduction. Il déclare avec irrévérence « qu'on ne peut *logiquement* traduire ainsi *speaker* par *orateur*, qui signifie un homme qui fait un discours. » Nous allons lui citer les autorités et nous le laisserons ensuite se débrouiller avec elles. »

Là-dessus le savant écrivain cite Bescherelle et Littré, puis termine ainsi :

« Voilà pour l'orateur de la chambre des communes. *Orateur*, comme traduction du mot *speaker*, est ainsi formellement accepté par le dictionnaire. Libre à M. Tardivel de soutenir, après cela, que ce n'est pas *logique*. C'est son affaire. Qu'il aille le dire à l'Académie. »

« Nous prendrons la liberté de le *référer* (pour *renvoyer*) aussi à cette fontaine où les savants comme les ignorants ont parfois besoin de puiser, pour qu'il y constate que le mot *orateur* ne signifie pas exclusivement « un homme qui fait des discours. » On appelle orateur d'après Bescherelle, *celui qui compose, qui prononce des discours, des ouvrages d'éloquence*. Le mot se dit même, au figuré, des choses, comme dans cette phrase de Larochefoucauld : « Les passions sont les seuls *orateurs* qui persuadent toujours. »

Trêve de raisonnements. Il s'agit d'un fait ; or, un fait ne se raisonne pas. Le mot *orateur* employé pour désigner le *speaker* de la chambre est-il français, oui ou non ? En d'autres termes, est-il accepté par les dictionnaires autorisés, et en particulier par l'Académie, qui fait loi ?

Oui.

Bescherelle, cité par l'*Opinion publique* et par la *Minerve*, dit :

« *Orateur*. Se dit en Angleterre, du président de la chambre des communes. L'orateur est élu à la pluralité des voix. C'est lui qui expose les affaires. »

Littré, à son tour :

« *Orateur*. En Angleterre, l'orateur, le président de la chambre des communes. Son major général (de Cromwell) va droit à l'orateur et le fait descendre de la chaire avec violence. Volr. *Mœurs*, 181. »

Le dictionnaire de l'Académie, au mot *orateur* dit :

« En Angleterre, l'orateur, le président de la chambre des communes. »

Voilà.

Causa finita est.

Maintenant, entassez arguments sur arguments, Pélion sur Ossa, vous n'avancerez ni ne ferez reculer la question d'une ligne. Le fait est là, *orateur*, comme correspondant du terme *speaker*, est français.

A propos de cette avalanche d'arguments, je me rappelle la réponse quelque peu brusque d'un bon évêque à son secrétaire. Celui-ci se permettait quelquefois de le contredire, et en appelait à la logique :

— Monseigneur, mais... la logique...

— La logique ! la logique ! oui, mais encore faut-il que votre logique ait du bon sens.

C'est un peu le défaut de la logique de M. Tardivel : elle manque je ne dis pas de bon sens, mais de sens pratique. Au lieu de consulter il raisonne. Or une question de langue est avant tout une question d'expérience, d'observation, de fait. Supposez même que le savant critique eût raison sur le choix de la méthode et qu'il pût raisonner *a priori*, le raisonnement qu'il fait n'en serait pas meilleur pour cela : le mot *orateur* signifie un homme qui parle ; or le *speaker* ne parle point, ou ne fait pas de discours ; donc traduire *speaker* par *orateur* est un non sens.

Mais, d'abord, le *speaker* parle, puisqu'il sert d'organe à la chambre, qu'il communique avec le chef de l'exécutif.

Ensuite, *orateur* est au moins aussi logique que *speaker*, puisque tous les deux veulent également dire *parleur*, celui qui fait des discours ; c'est un bon orateur, *he is a good speaker*. Pourquoi tous les deux n'auraient-il pas aussi l'autre sens, celui de porter la parole au nom de quelqu'un ?

En troisième lieu, où M. Tardivel a-t-il pris qu'*orateur* ne veut pas dire autre chose que *parleur* ou *celui qui parle* ou celui qui prononce un discours, qui prend part à un débat ? Le mot se dit aussi de quelqu'un qui ne parle pas, et c'est encore l'Académie qui nous l'apprend : « ORATEUR, celui qui *compose*, qui prononce des discours, des *ouvrages* d'éloquence. »

Enfin, M. Tardivel, supposez tout ce que vous voudrez ; supposez que le *speaker*, comme tel, ne parle jamais ; supposez que le mot *orateur* signifie *celui qui parle*, qui fait un discours, de quel droit concluez-vous que ce mot ne puisse signifier autre chose ? Si chaque mot avait une signification essentielle et n'en avait essentiellement qu'une, vous pourriez raisonner comme vous raisonnez en effet : Orateur veut dire *celui qui parle, qui fait un discours* ;

donc il ne signifie pas *celui qui ne parle pas*, qui ne fait pas de discours. Mais, remarquez-le bien, la signification des mots n'est que conventionnelle ; le même mot peut signifier mille choses distinctes, même opposées, et c'est là-dessus que reposent l'équivoque et l'analogie. Dès qu'il y a quelque chose de commun entre deux objets, cela suffit pour qu'on puisse très logiquement les désigner par le même mot. Ainsi de ce que le mot *orateur* signifie *un homme qui fait un discours*, il ne s'ensuit nullement qu'il ne puisse pas signifier ou ne signifie pas en effet un homme *qui n'en fait pas*.

A plus forte raison pourrait-il signifier, et très-bien, un homme qui parle au nom de tous les membres d'une chambre, comme le prétend avec beaucoup de raison M. Gélinas.

Le correspondant la *Patrie*, qui fait rude guerre aux locutions vicieuses et aux anglicismes, a donc raison de dire :

« Du moment que l'Académie française admet cette traduction, il ne reste plus qu'à nous incliner, et à laisser nos députés dire *Monsieur l'orateur* tant qu'il leur plaira. »

M. Tardivel s'engage, le 21, « à ne plus importuner ceux qui voudront dire : *M. l'Orateur*. » C'est bien généreux. Il se contentera, dit-il, d'écrire *M. le président*. J'en doute, et pour l'honneur de M. Tardivel, je veux croire que non jusqu'à preuve du contraire.

3^e « *Opposer une loi*. Il faut *s'opposer à*, de même que l'on doit dire *s'objecter à* et non *objecter à*. » (P. 11.)

On ne dit pas *opposer une loi*, cela est évident, mais pourquoi M. Tardivel ajoute-t-il : « De même qu'on doit dire *s'objecter à* et non *objecter à* ? » *Objecter à* est très français. Et s'il ne l'était pas, est-ce que *s'objecter à* le serait davantage ? Dans tous les cas, « *je m'objecte à une loi*, » comme on dit souvent, n'est pas français du tout.

4^e « Il (le rédacteur en chef d'un journal quelconque) avertira ses correspondants que les manuscrits refusés ne seront pas *retournés*, voulant dire qu'ils ne seront pas remis. »

Si c'était là le seul crime du rédacteur en chef ou d'autre rédacteur, il serait difficile de leur jeter la pierre. Larousse prend le mot *retourner* dans le sens de *renvoyer, faire rapporter* : Quand vous aurez lu l'ouvrage que je vous ai prêté, vous me le retournerez. Cette expression, qui est dans le dictionnaire de

Larousse, tout aussi bien que *législater* dans celui de Bescherelle, devrait, ce me semble, trouver grâce, elle aussi, aux yeux de M. Tardivel.

5° Un jour, c'est lui-même qui nous fait cette confiance, M. Tardivel bondit littéralement.

Qu'était-il donc arrivé ? Je vous le donne en mille. Ecoutez-le :

« *Responsable à*. Un gouvernement responsable au peuple.— *A government responsible to the people*. Voilà, m'assure-t-on, un anglicisme du meilleur aloi. Le jour où l'on m'a brusquement ouvert les yeux à cette vérité, j'ai bondi littéralement, car je venais d'employer ce mot dans un article que j'avais signé et il était trop tard pour arrêter l'impression du journal. Je me suis consolé un peu en pensant que personne ne s'en apercevrait, car cet anglicisme, je crois, est absolument universel. On est responsable d'une chose et envers ou devant quelqu'un. »

Je ne voudrais pas faire bondir de nouveau M. Tardivel, mais il me permettra de lui ouvrir les yeux à mon tour, tout doucement, à cette vérité qui est vraie : c'est que *responsable à* n'est pas du tout un anglicisme.

« Un corps d'hommes qui n'est *responsable à* personne n'a la confiance de personne. (Payne.)

... Qui donne à sa fille un mari qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

(MOLIÈRE.)

Le grand dictionnaire de Larousse dit la même chose.

Enfin, ouvrez le dictionnaire de l'Académie, vous trouverez : *Responsable à la postérité*.

Vous aviez donc mille fois raison de vous consoler, Monsieur, en pensant que personne, en effet, ne s'apercevrait que ce fût là un anglicisme. Tout le regret qui puisse vous rester maintenant, c'est d'avoir failli communiquer votre erreur aux autres, et, si vous le voulez, d'avoir bondi pour rien.

Quant à l'ami qui vous ouvrit ainsi les yeux, il aura quelque raison de vous traiter un peu moins brusquement à l'avenir, ou on le tiendra pour responsable à la postérité du tort qu'il aura fait à la langue française.

J'ai dépassé les limites ordinaires d'un article bibliographique, et cependant j'aurais plus d'un mot à dire au savant critique à propos des expressions : *approcher un ministre*,—*change pour menu monnaie*,—*projet de loi, qui est voté, adopté*,—selon M. Tardivel,—mais qui ne *passe* pas, etc., etc.

Comme on le voit, la critique à ses dangers. Sous prétexte d'extirper l'ivraie, on arrache quelquefois le bon grain. Ce n'est pas une raison de se décourager, cependant, ou de manquer de zèle.

N'y eût-il que le mérite d'avoir attiré l'attention sur tel ou tel point, que la critique aurait encore rendu un grand service.

Maintenant, suffira-t-il de réclamer, de discuter, de signaler les locutions vicieuses, les anglicismes, etc., dans des articles de journaux ou de revues pour guérir le mal ? Non. Il faudrait un ouvrage spécial, mais un ouvrage complet, une espèce de dictionnaire fait exprès pour le pays, où l'on pourrait voir facilement la faute à éviter, le mot à apprendre. On me dira qu'il existe déjà des ouvrages de ce genre ; oui, mais aucun de ces ouvrages n'est complet, aucun ne fournit les renseignements voulus, aucun ne fait autorité.

Si quelques écrivains, ou plutôt une société de grammairiens et de littérateurs, voulait entreprendre un travail de ce genre, la *Revue de Montréal* serait prête à le publier, par livraison, pourvu qu'avant de l'imprimer on donnât tout le temps et toute la facilité nécessaires pour examiner ce travail et en faire la critique, de manière qu'à la fin on pût espérer avoir atteint ce qu'il y a de mieux.

Ce n'est pas assez, ce petit livre devrait être partout, dans toutes les écoles, dans les académies, dans les collèges, voire même dans les établissements d'éducation supérieure. Avec leur science, leur persévérance et leur dévouement, les professeurs formeraient une génération d'écrivains et d'orateurs plus heureux que leurs devanciers, car, sans aimer plus que nous la langue de leurs pères, la belle langue française, ils auraient du moins le mérite et l'honneur de la parler plus correctement.

L'abbé CHANDONNET.

te d'ex-
est pas
de zèle.
r tel ou
service.
aler les
cles de
trait un
de dic-
facile-
ra qu'il
de ces
ements

airiens
enre, la
pourvu
facilité
que, de
y a de
s toutes
même
cience,
forme-
eux
langue
moins

ET-